

Ce fut le jour où je croisai Emmanuelle Béart devant les orgues de basalte.

Elle semblait fragile et cristalline tellement l'imposante montagne était haute, lourde et opaque. Des monts qu'on ne voit pas chez nous. Chez nous, c'est « de la ville ». La mer, la campagne, la montagne ne trouvent place pour insérer leurs jolis dessins entre les rues, les boulevards et même les places, qui pourtant n'en manquent plus.

Quel architecte de légende avait donc élevé ce temple hexagonal dédié aux hirondelles blondes, aux aigles bicéphales et aux veilleurs de nuits rêvant qu'ils veillent alors qu'ils sont plus loin ?

Ce n'est pas tant l'extase qui la rendait si belle. Comment dire... elle ne chantait pas vraiment, mais sa voix produisait un son étrange. Je ne pouvais dire... une mélodie, une belle chanson,

un air gracieux même, quelque chose d'osé qui nous fige sur place. D'abord par incompréhension et puis, si on est patient, seulement attentif comme il se doit, par tendresse. On n'y comprend rien, dit-on à l'oreille de son voisin. La dame, derrière nous, a soufflé silence, mais sur une césure, la fin d'une phrase mélodique, une note blessée, oui même une approximation, nous voici tout ému, plus encore que par une note parfaite, l'éblouissement d'une note bleue. Mystère, l'à-peu-près nous sied à merveille.

Est-ce l'explication de notre perte ? Je me souviens qu'auparavant, je pensais la courbe aléatoire s'affranchissant de l'angle droit comme un perfectionnement, à la façon d'une fêlure donnant à la sculpture un peu d'humanité. Un bloc de marbre enferme tous les possibles, il faut tant de coups de maillet sur le ciseau pour que, d'une entaille, d'une faille, s'infiltrer vers nos âmes réceptives l'immortelle énergie.

À sa façon d'écartier tout à fait les bras, Emmanuelle semblait accueillir, les larmes aux yeux, les premiers pas d'un petit d'homme chancelant par anticipation de ce nouvel univers qu'il n'imagine même pas. Il avançait sur l'ambiguïté d'un déséquilibre vers elle, car ce sont

des brassées de fleurs qu'elle méritait pour son sourire qui en avait saisi plus d'un.

Du temps où il y avait des sourires.

Ce jour-là, elle resplendissait dans son rayonnement, vers les colonnes de pierres, pour les animer d'une manière fabuleuse.

Cette vibration donnait la chair de poule, une expression bizarre oubliée dans la poussière des mots, dont on ne se sert plus maintenant. Et je l'avais, c'est sûr, cette chair-ci, ma peau lardée par les dards invisibles des notes bien élevées de cette Emmanuelle-là. J'en oubliais mes cicatrices, mes crevasses, mes canyons. Les insondables fosses où s'entassaient pêle-mêle nos éblouissantes et nos navrantes histoires, dans ce cimetière des vieux élégants.

Cette posture de sirène, décidément verticale, les pieds nus très intimes avec les prismes fondateurs d'une « minéralité » à l'imaginaire têtue. Elle restait ainsi dans son enchantement, face à l'océan de pierre plus haut que l'horizon, dans sa robe même pas froissée d'avant le grand désordre. C'était ainsi chaque printemps.

Avant.

Sous l'ondée printanière, on voyait les robes et les pantalons mouillés sur les cuisses, les cheveux plaqués sur les fronts et les corolles de satin, de taffetas et d'organdi, s'épanouir sur les boulevards le long du canal, les soirs si doux rafraîchis de l'aubaine allongeant l'anisette. On riait, je vous l'assure, quand le vent poussant les giboulées, retournait les parapluies, dispersait vers les coulisses de leurs boudoirs secrets les filles-tulipes et les filles-roses aux joues poursuivies des regards d'hommes coquins, et de ceux assassins de certaines femmes jalouses ayant courte mémoire. Moi qui, dès lors, ne sors plus, j'aimerais pourtant courir même sous l'orage, me laver des colères amères et des regrets, tout oublier, me noyer enfin verticalement dans l'onde. Et puis revoir le soleil.

Est-ce seulement vrai qu'il y eut des arcs-en-ciel ?

Il ne pleut plus jamais. Non plus. J'ai rêvé d'une averse de violons scandée d'un archer malin sur une contrebasse. C'était la mélodie des saisons chimériques offrant aux têtes levées des moissons d'orchidées et de tournesols. Des sourires aimables fendaient ces visages heureux, accompagnant cette félicité d'un hymne

fraternel. Je rêve encore et tout de même pour affronter les cauchemars de la réalité.

Un bruit de frelons agacés m'éveille. La réalité parasitée comme chaque matin, il me faut un moment pour ajuster mes sensations câlinées par les songes aux si petites choses des jours ordinaires. Je reste assis sur mon lit sans bouger du tout, le regard fasciné par mon reflet dans un miroir impassible. Les pieds sur le béton glacé, j'écoute s'éteindre le champ électrique, gardien de la cité saccagée dont nous sommes captifs. Ces frelons redoutables surveillent nos ruches déglinguées. Il y a belle lurette qu'il n'y a plus d'abeilles. Plus d'oiseaux, plus de chats, plus de chiens. J'ai encore en tête l'image sautillante des écureuils, de sapin en sapin, le caquètement gémissant des poules à l'heure de la sieste, le long cou des girafes sur les images à colorier. Mais il n'y a certainement plus d'animaux vivants, l'eau si rare et les images froissées. Les bulles des poissons rouges dedans leurs bulles d'eau. Ce luxe, cette folle espérance. J'aimerais tant revoir nager un poisson dans la rivière quand il compose dans son sillage des tresses d'argent pour les pêcheurs d'illusions. Mais il n'y a plus

de rivière. Je sais encore son chemin, là-bas,
avant le gigantesque cercle interdit des hautes
cendres.

La zone maudite.

(...)